

partis, — mais Ezzelin est là, le visage pensif, l'air impérieux; mais il ne reste pas longtemps; avant qu'une heure se soit écoulée il tend la main à Othon, et sort.

XXIX.

La foule s'est retirée, et les convives reposent; le châtelain courtois et ses hôtes empressés ont été demander le sommeil à leur couche accoutumée, où se calme la joie, où voudrait dormir la douleur, où l'homme fatigué des agitations de son être s'affaisse dans le doux oubli de la vie: là reposent les espérances fébriles de l'amour, les ruses de la perfidie, les tourments de la haine, les projets de l'ambition trompée; sur tous les yeux l'oubli secoue ses ailes, et l'existence éteinte s'étend dans un cercueil. Quel autre nom donner à la couche du sommeil? sépulcre de la nuit, foyer universel où gisent nus et sans défense la faiblesse et la force, le vice et la vertu; heureux de respirer un moment sans avoir la conscience de son être, l'homme bientôt se réveille pour lutter contre la crainte de la mort, et pour fuir, bien que chaque jour éclaire pour lui de nouvelles douleurs, ce dernier sommeil, sans contredit le plus doux, puisque c'est le plus exempt de rêves.

NOTES DU CHANT PREMIER.

¹ Quoique le nom de Lara soit espagnol, comme aucun détail du poëme ne fixe ni le pays ni le temps dans lequel vivait le héros, le mot *vassal*, qui ne pourrait s'appliquer aux classes inférieures en Espagne, où il n'y a jamais eu de vassaux attachés au sol, a été mis ici pour désigner les compagnons de notre héros tout d'imagination. B.

² Un des caractères les plus remarquables de la poésie de lord Byron, malgré la diversité des formes qu'il a employées successivement et le puissant cachet d'originalité dont il les a marquées, est la ressemblance qui existe entre ses différents personnages, à tel point qu'entre les mains d'un écrivain moins supérieur l'effet général serait d'une monotonie désespérante. Tous ses héros, à peu d'exceptions près, sont des Childe-Harold; tous ressentent tour à tour les poignantes sensations de la douleur et de la joie, tous ont un sens profond de ce qui est noble et honorable, tous sont exaspérés par la plus légère injure en conservant le masque du stoïcisme et en affectant le mépris du genre humain. La vigueur d'une première pas-

sion, l'éclat des sensations de la jeunesse, sont représentés uniformément comme ternis par une première imprudence, par les remords d'une faute, et la source des joies et des illusions comme tarie par une connaissance prématurée de la vanité et du néant des plaisirs de ce monde. Ces traits généraux sont communs à tous les sombres héros de lord Byron, depuis l'illustre pèlerin jusqu'à celui qui porte le turban d'Alp le renégat. A Byron seul il était permis d'offrir plusieurs fois au public le même caractère. Son génie si varié, qui puisait aux sources mêmes de la passion, savait tellement en combiner les effets, que l'intérêt était toujours éveillé quoique le principal personnage fût toujours à peu près jeté dans le même moule. Ce ne sera pas un des moins remarquables phénomènes littéraires de cet âge que, pendant une période de quatre ans, au milieu d'un grand nombre de talents poétiques élevés, un seul auteur, un auteur qui se servait de sa plume avec l'indolence superbe d'un homme de qualité, et choisissait des sujets toujours identiques, ait pu, malgré le sombre coloris dont il revêtait ses héros, conserver la faveur du public, que lui avait méritée sa première publication; — et cependant les choses se sont passées ainsi entre lord Byron et le public. SIR WALTER SCOTT.

LARA.

CHANT DEUXIÈME.

I.

Les ombres de la nuit pâlissent; les vapeurs groupées en flocons autour des montagnes se fondent dans les lucurs du matin, et la lumière éveille le monde. L'homme a un jour de plus pour grossir son passé, et le conduire à peu de chose, si ce n'est à sa fin; mais la puissante nature s'élance, comme de son berceau; le soleil est au ciel et la vie sur la terre, les fleurs dans la vallée, la splendeur dans les rayons du jour, la santé dans le souffle de la brise, et la fraîcheur dans l'onde des ruisseaux. Homme immortel! contemple l'éclat de tant de beautés, et dis-toi, dans la joie de ton cœur: « Tout cela est à moi! » Regarde, pendant que tes yeux enchantés peuvent voir encore; le jour n'est pas loin où tout cela ne sera plus à toi; alors, pleure qui voudra sur ta cendre insensible! ni la terre ni le ciel ne te donneront une larme; il ne se formera pas un nuage, il ne tombera pas une feuille

de plus pour cela, et la brise ne t'accordera pas un soupir; mais les vers se repaîtront de ta dépouille, et prépareront ton argile à fertiliser le sol.

II.

L'aube a paru, — il est midi. — Convoqués par Othon, les seigneurs sont assemblés dans son château. C'est l'heure désignée qui doit prononcer sur la réputation de Lara un arrêt de vie ou de mort; c'est l'heure où Ezzelin doit articuler son accusation; il dira la vérité quelle qu'elle soit : il en a donné sa parole, et Lara a promis de l'entendre à la face du ciel et des hommes. Pourquoi ne vient-il pas ? quand il s'agit de révélations si importantes, il me semble que le sommeil de l'accusateur est bien prolongé.

III.

L'heure est passée, et Lara est là, avec un air d'assurance et de froide patience. Pourquoi Ezzelin ne vient-il pas ? L'heure est passée, on murmure, et le front d'Othon se rembrunit. « Je connais mon ami ; je ne puis douter de sa parole ; s'il est vivant encore, attendez-vous à le voir ici ; la demeure où il a passé la nuit est située entre mes domaines et ceux du noble Lara ; mon château se fût trouvé honoré d'un pareil hôte, et sir Ezzelin n'eût pas dédaigné d'accepter l'hospitalité chez moi ; mais il en a été empêché par la nécessité de se procurer les preuves nécessaires pour se préparer à l'entrevue de ce jour ; j'ai engagé ma parole pour lui, je l'engage encore, ou moi-même, s'il le faut, je rachèterai la tache imprimée à son honneur de chevalier. »

Il dit. — Lara lui répond : « Je suis venu ici, à ta demande, pour entendre les fables perfides d'un étranger dont les paroles auraient dû déjà blesser mon cœur, si je ne l'avais méprisé comme un insensé ou un ennemi indigne de ma colère. Je ne le connais pas, — mais il paraît qu'il m'a connu dans des pays où... Mais pourquoi m'arrêter à de pareils contes ? représente-moi ce faiseur d'histoires, ou soutiens son engagement ici, chez toi, à la pointe de ton épée. » — Soudain, le fier Othon rougit de colère ; il jette son gant

et tire son glaive. « Je préfère cette dernière alternative, et voilà comment je répons pour mon hôte absent. »

D'un visage dont rien n'altère la livide pâleur, quelque près qu'il soit de sa tombe ou de celle d'autrui ; d'une main dont l'insouciance froideur annonce son habitude à manier le glaive, d'un regard calme, mais déterminé à ne point épargner son ennemi, Lara tire sans hésiter son arme du fourreau. En vain les seigneurs se pressent autour d'eux ; rien ne peut arrêter la fureur d'Othon. Ses lèvres laissent tomber des paroles insultantes ; elle doit être bonne l'épée qui pourra les soutenir.

IV.

Le combat fut court ; dans sa rage aveugle, le présomptueux Othon offre sa poitrine au fer de son adversaire : atteint par un coup adroit, il est blessé ; il tombe, mais sa blessure n'est pas mortelle. « Demande la vie ! » Il ne répond pas, et alors peu s'en faut qu'il ne se relève plus de ce carreau sanglant, car en ce moment le front de Lara se couvre d'une teinte infernale et devient presque noir ; il agite son glaive irrité avec plus de furie qu'au moment où la pointe de celui de son ennemi était dirigée contre sa poitrine ; auparavant il se maîtrisait, maintenant sa haine implacable déborde de son cœur ; il est si peu disposé à épargner son ennemi blessé, que, lorsqu'on vient arrêter son bras, il est tenté de tourner son arme altérée de sang contre ceux dont la pitié s'interpose entre Othon et lui ; mais ce premier mouvement cède à un moment de réflexion. Cependant ses regards restent attachés sur Othon ; on dirait qu'il dédaigne un combat inutile qui laisse la vie à un ennemi vaincu, et qu'il cherche à reconnaître à quelle distance du tombeau la blessure qu'il a faite a mis sa victime.

V.

On relève Othon, baigné dans son sang ; et le médecin défend qu'on lui adresse pour le moment aucune question, soit par geste, soit de vive voix ; les autres seigneurs se réunissent dans un château voisin ; et Lara irrité, et sans se soucier d'eux, Lara, vainqueur dans ce combat soudain

dont il est la cause, s'éloigne à pas lents dans un silence hautain; il monte sur son coursier, prend le chemin de sa demeure, sans jeter un seul regard sur le château d'Othon.

VI.

Mais où était-il ce météore d'une nuit, qui brillait menaçant et a disparu avec le retour de la lumière? Où est cet Ezzelin qui est venu et s'est éloigné sans plus laisser de traces de ses intentions? Il a quitté le château d'Othon longtemps avant l'aurore et au milieu des ténèbres; mais la route est si bien battue qu'il n'était pas possible qu'il s'égarât; sa demeure était tout près; mais on ne l'y a pas trouvé, et le lendemain on a fait des recherches qui n'ont rien appris, sinon qu'il est absent. Sa chambre est vide, son coursier est dans l'étable; son hôte s'alarme; sa suite murmure et s'afflige. On fait des perquisitions le long de la route et dans le voisinage, tremblant de rencontrer les marques de la rage de quelques brigands, mais on ne trouve rien. Sur les buissons, pas une goutte de sang, pas un lambeau de son manteau déchiré; la victime, en tombant ou en se débattant, aurait foulé le gazon; ces indices ordinaires du meurtre n'existent pas. Des doigts sanglants n'ont point laissé sur le sol les marques de ces étreintes convulsives de mains agonisantes qui ont cessé de se défendre. Ces signes se trouveraient si un assassinat avait été commis; mais il n'en est rien, et on conserve le doute et l'espoir; on forme d'étranges soupçons, on prononce tout bas le nom de Lara; on parle de sa réputation équivoque; mais sitôt qu'il paraît on se tait; on attend l'absence de cet homme, que l'on redoute, pour reprendre l'entretien mystérieux et se livrer aux plus noires conjectures.

VII.

Les jours s'écoulent, et les blessures d'Othon sont guéries, mais non son orgueil. Il ne dissimule plus sa haine; il est puissant, il est l'ennemi de Lara et l'ami de quiconque lui veut du mal. Et maintenant il s'adresse aux tribunaux de son pays, et demande compte à Lara de la disparition d'Ezzélin. Quel autre que Lara pouvait avoir à redouter sa

présence? Qui l'a fait disparaître, sinon l'homme sur qui eussent pesé les accusations promises, s'il eût vécu pour les articuler? La rumeur générale, rendue plus bruyante encore par l'ignorance; cette avidité de la foule pour tout ce qui est mystérieux; l'isolement apparent d'un homme qui ne cherche ni à se concilier la confiance, ni à captiver l'affection de personne; l'indomptable férocité qui se trahit en lui; son habileté à manier le glaive, lui qui n'a jamais fait la guerre; cette habileté, où donc son bras l'a-t-il acquise? cette férocité, comment lui est-elle venue? car ce n'est pas cette fureur aveugle et soudaine qu'un mot allume et qu'un mot peut calmer, c'est le sentiment profond d'une âme sans pitié pour l'objet sur lequel s'est fixée sa colère, d'une âme qu'une longue habitude du pouvoir et du succès a rendue inexorable: tout cela, joint à cette disposition naturelle de l'espèce humaine à condamner plutôt qu'à approuver, a fini par soulever contre Lara une tempête redoutable même pour lui, et telle que la voulaient ses ennemis; et maintenant il est appelé à répondre de l'absence d'un homme qui, vivant ou mort, ne cesse de le poursuivre.

VIII.

Le pays contenait un grand nombre de mécontents maudissant la tyrannie sous laquelle ils courbaient la tête; là plus d'un despote avide et cruel érigeait en loi ses caprices. De longues guerres au dehors, et de fréquentes discordes au dedans, avaient frayé la voie au carnage et à de coupables ambitions n'attendant qu'un signal pour renouveler les forfaits de ces troubles civils dans lesquels on ne reconnaît point de neutres, mais seulement des amis et des ennemis. Chaque seigneur, renfermé dans sa forteresse féodale, était souverain, obéi en parole et en action, abhorré au fond de l'âme. C'est ainsi que les domaines de Lara lui avaient été transmis en héritage, et avec eux des cœurs mécontents et des bras paresseux; mais sa longue absence de son pays natal l'avait laissé pur du crime de l'oppression, et depuis son retour la douceur de sa domination avait peu à peu banni tout sentiment d'effroi. Ses serviteurs seuls conser-

vaient une sorte de terreur respectueuse, mais c'était pour lui plus que pour eux que leurs craintes étaient excitées. D'abord ils l'avaient jugé défavorablement, mais maintenant ils l'estimaient malheureux; ses nuits sans sommeil, son silence étrange, ils les attribuaient à une disposition maldive entretenue par la solitude; et bien que, depuis peu, ses habitudes d'isolement eussent jeté de la tristesse dans sa demeure, la bienveillance en égayait le seuil. Les malheureux n'en parlaient jamais sans soulagement; pour eux du moins son âme connaissait la pitié. Il n'avait pour les grands que de la froideur, pour les puissants que du dédain, mais il aimait à reporter ses regards sur les humbles. Il leur parlait peu; mais sous son toit ils trouvaient souvent l'asile, jamais le reproche. Ceux qui l'observaient pouvaient voir que de jour en jour le nombre de ses vassaux augmentait; mais depuis la disparition d'Ezzelin surtout, il faisait parade de courtoisie et d'hospitalité. Peut-être que sa querelle avec Othon lui faisait redouter quelque piège préparé contre sa tête importune. Mais quel que fût son motif, il est certain qu'il se concilia dans le peuple plus de partisans que les seigneurs ses égaux. Si c'était calcul de sa part, ce calcul était sage. La foule le jugeait tel qu'elle le trouvait; réduits à l'exil par des maîtres cruels, ils ne lui demandaient qu'un abri, et il l'accordait. Nul paysan ne pleurait sa cabane par lui dévastée, et le serf n'avait point à se plaindre de sa condition: avec lui, l'avare vieillesse voyait son trésor en sûreté, et jamais le mépris ne venait insulter au pauvre. La jeunesse était retenue auprès de lui par les festins et l'espoir des récompenses, jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour le quitter. A la haine, il offrait dans un prochain avenir les chères représailles d'une vengeance différée; à l'amour condamné par l'inégalité des rangs à soupirer en vain, il promettait la beauté de son choix, dignement conquise par la victoire. Maintenant tout est mûr, il n'attend plus que le moment de proclamer l'abolition d'un esclavage qui déjà n'existe plus que de nom. Ce moment est venu; c'est celui où Othon croit enfin s'être assuré la vengeance qu'il cher-

che depuis si longtemps. Ses sommations ont trouvé le criminel dans son château, environné de milliers de bras récemment délivrés de leurs chaînes féodales, défiant la terre, et ne doutant pas de la protection du ciel. Ce matin même il a affranchi les esclaves attachés à la glèbe: à dater de ce jour ils ne bêcheront le sol que pour creuser la tombe des tyrans! c'est là leur cri de guerre. Il faut un mot d'ordre au jour du combat pour justifier l'injustice et mettre en relief le bon droit. La religion, — la liberté, — la vengeance, — n'importe, il suffit d'un mot pour mener le genre humain au carnage, de quelques phrases factieuses, inventées et propagées par la ruse, pour faire régner le crime, et engraisser les loups et les vers.

IX.

Dans ces contrées, les grands avaient acquis une telle puissance, que leur monarque enfant régnait à peine; c'était un moment favorable pour augmenter les forces des factieux. Les serfs méprisaient le roi et le haïssaient, lui et les seigneurs. Ils n'attendaient qu'un chef contre la tyrannie; ils en trouvèrent un inséparablement lié à leur cause, et que les circonstances forçaient, dans l'intérêt de sa défense personnelle, à se plonger de nouveau au milieu des luttes des hommes. Séparé par une destinée mystérieuse de ceux que la nature ne lui avait pas donnés pour ennemis, Lara, depuis cette nuit fatale pour lui, s'était préparé à faire face à tout événement, mais non seul. Des motifs, peu importe lesquels, le portaient à éviter toute investigation dans sa conduite en des climats lointains; en confondant sa cause avec celle de tous, dût-il même succomber, il différerait sa chute. Ce calme lugubre qu'il avait si longtemps conservé, l'orage qui, après s'être épuisé, s'était endormi dans son sein, réveillé tout à coup par des événements appelés, selon toute apparence, à pousser ses sombres destinées jusqu'à leur dernière limite, a fait explosion, et l'a rendu ce qu'il avait été naguère, ce qu'il est encore. Il n'a fait que changer de théâtre; il a peu de souci de la vie, et moins encore de la gloire, mais il n'en est que plus propre

à jouer cette partie désespérée. Il sait qu'il est en butte à la haine des hommes; mais il sourit à la mort, pourvu qu'il entraîne ses ennemis dans sa chute. Que lui importe, à lui, la liberté des peuples? Il n'élève les humbles que pour courber les puissants. Il avait espéré le repos dans sa sombre tanière; mais l'homme et le destin viennent l'y assiéger: accoutumé aux attaques des chasseurs, qu'ils viennent, il est prêt à leur tenir tête; il leur faudra tuer leur proie, ils ne la prendront point au piège. Farouche, taciturne, sans ambition, il est resté jusqu'à ce jour spectateur calme sur le théâtre de la vie; mais ramené dans l'arène, il redevient chef redoutable et aguerri; — dans sa voix, — dans son aspect, dans ses gestes — éclate une nature sauvage, et le gladiateur perce dans son regard.

x.

Qu'ai-je besoin de décrire après tant d'autres les combats livrés, les vautours rassasiés, les flots de sang versé, les vicissitudes des champs de bataille, la force victorieuse, la faiblesse vaincue, les ruines fumantes, les murs croulants? Cette lutte ressemble à toutes les autres, si ce n'est que des passions cruelles lui prêtent leur funeste acharnement et en bannissent les remords. Nul ne demande quartier, car le cri de merci n'eût point été écouté; le prisonnier meurt sur le champ de bataille. Une égale fureur anime les deux partis, qui triomphent tour à tour; les champions de la liberté comme ceux de la tyrannie croient n'avoir immolé que peu d'ennemis tant qu'il en reste à immoler encore. Il est trop tard pour arrêter le glaive dévastateur; le pays est en proie à la désolation et à la famine. La torche est allumée, la flamme se propage, et le Carnage sourit aux victimes que chaque jour entasse.

xi.

Fortis de l'énergie que leur donne l'impulsion nouvelle à laquelle ils obéissent, les partisans de Lara obtiennent d'abord des succès; mais cette inutile victoire devient la cause de leur ruine. Ils cessent de former leurs rangs à la voix de leur chef: ils se jettent aveuglément et sans ordre sur l'en-

nemi, et ne comprennent pas qu'autre chose est d'arracher la victoire; autre chose de s'en assurer la possession. L'amour du pillage, la soif de la vengeance, précipitent la perte de ces brigands indisciplinés. En vain Lara fait tout ce qu'un chef peut faire pour contenir la furie insensée de ses soldats; c'est vainement qu'il essaie de contenir leur opiniâtre ardeur. — La main qui alluma l'incendie ne peut réussir à l'éteindre. Leur habile ennemi pourra seul arrêter leurs ravages, et montrer à cette bande vagabonde sa folle erreur. Les retraites simulées, les embuscades nocturnes, les fatigues journalières, les combats différés, la longue privation des provisions attendues, le sommeil non abrité sous un ciel humide, le rempart opiniâtre, qui se rit de tout l'art de l'assiégeant, et lasse sa patience en trompant son espoir, ils n'avaient point songé à tout cela: un jour de bataille ils rivalisaient avec de vieux guerriers; mais ils préféraient l'enivrement du carnage et une mort prompte à des souffrances de tous les instants: la famine et les maladies déciment chaque jour leurs rangs; de la joie immodérée du triomphe, ils passent au mécontentement, et l'âme de Lara est la seule qui demeure inébranlable. Il lui en reste bien peu pour obéir à sa voix et seconder son bras, et une armée où l'on comptait plusieurs milliers de soldats se trouve réduite à une faible troupe; mais ce sont les plus résolus et les plus braves qui sont demeurés fidèles, et qui aujourd'hui regrettent une discipline qu'ils dédaignaient naguère. Un espoir reste encore, la frontière n'est pas loin; ils peuvent y trouver un refuge contre le glaive de leurs concitoyens, et porter dans le territoire d'un état voisin les douleurs d'un exilé et la haine d'un proscrit: sans doute il est dur de dire adieu à la terre natale, mais il est plus dur encore de choisir entre la soumission et la mort.

xii.

La résolution en est prise, — ils marchent. — La nuit propice leur prête son flambeau pour éclairer leur fuite ténébreuse et furtive. Déjà ils voient sa tranquille lumière dormir sur la surface des flots qui séparent les deux États;